

Béla BÜKY

### CONFLITS ET RÉSISTANCE PSYCHIQUE<sup>1</sup> CHEZ ENDRE ADY

---

*La Rédaction publie en hommage posthume à Béla Büky, décédé en 1998, et dont la personnalité a été évoquée au tome 30 des Études finno-ougriennes, une étude consacrée par lui à Endre Ady et restée inédite, étude que M<sup>me</sup> Mária Büky a mise à la disposition de l'ADEF0 et que nous estimons devoir publier en y introduisant les corrections nécessaires, mais sans y apporter aucun complément.*

---

« Est-ce que la jeunesse d'aujourd'hui ne s'intéresse plus à Endre Ady ? » C'est la question que Miklós Kovalovszky a posée en 1967 dans un journal hongrois.<sup>2</sup> Question bien justifiée ! Il y a vraiment une différence entre l'enthousiasme de la jeunesse des années vingt et trente et l'attitude de la jeunesse des dernières décennies. L'enthousiasme pour Ady fut jadis un véritable mouvement, dont l'élément le plus actif était la jeunesse. Aujourd'hui, il n'y a plus de mouvement, mais seulement quelques poèmes déclamés sur les ondes, à l'occasion d'anniversaires littéraires. À cette époque, c'était un vrai défilé de salle de conférences en salle de conférences, de semaine en semaine, pour entendre commémorer le poète. Aujourd'hui c'est de l'indifférence. « À l'occasion du 90<sup>e</sup> anniversaire de la naissance d'Ady, alors que tous les membres de la Fédération des écrivains hongrois avaient été avisés, il n'y eut

---

<sup>1</sup> Les analystes préféreraient sans doute dire *défense psychique*, mais nous emploierons le mot *résistance* partout dans cette étude.

<sup>2</sup> *Magyar Nemzet*, 1967, n° 293, p. 4.

que dix personnes pour se rendre sur la tombe du poète », selon le témoignage de Kovalovszky.<sup>3</sup>

Ce déclin de l'enthousiasme, Kovalovszky en cherche la cause. Il croit pouvoir formuler l'explication suivante : Ady est devenu un poète classique, et tout ce qui est classique est dépourvu d'intérêt pour la jeunesse. Il ajoute cependant une autre raison : « Notre enseignement de la littérature après 1945 est lui aussi responsable, car il traitait la poésie adyenne de façon fragmentaire, ne mettant en avant que ses poèmes politiques, et il faisait passer beaucoup d'autres écrivains avant lui, ce qui diminuait l'enthousiasme de la jeunesse. »<sup>4</sup>

Quelques autres chercheurs hongrois ne partagent cependant pas l'avis de Kovalovszky. « Ce n'est pas le moment de sonner le tocsin », disent-ils.<sup>5</sup> « Dans les années soixante il parut plus de publications qu'on n'en avait édité depuis 1945 », affirment-ils. C'est vrai. Et Kovalovszky le sait, lui aussi. Il ne s'agit pas ici de la quantité des publications, ni de leur qualité, mais de l'enthousiasme. Et nous pensons que Kovalovszky a réussi à trouver quelques raisons pour expliquer ce manque d'enthousiasme. Il nous semble néanmoins possible d'en proposer d'autres.

L'éclipse d'Endre Ady peut aussi être attribuée, selon nous, à la *situation désavantageuse des sciences sociales aux temps du dogmatisme* (années 1949-1954 en Hongrie). À cette époque, certaines sciences, comme la sociologie, la psychologie sociale, l'anthropologie philosophique, la psycholinguistique, l'approche scientifique de la différence des races, etc. étaient considérées comme de fausses sciences. Ainsi, il n'est pas étonnant que l'étude de l'œuvre adyenne, envisagée purement au niveau de l'histoire littéraire, de la stylistique et de la biographie, n'ait pas fourni beaucoup de données nouvelles intéressantes et n'ait pas provoqué l'en-

---

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.* Voir aussi l'exemple donné par André Karátson dans « La poésie hongroise en France », *Études finno-ougriennes*, II, 1966, p. 180.

<sup>5</sup> Vilmos Voigt, folkloriste, auteur d'une communication présentée aux journées littéraires tenues en 1967 à Veszprém à propos d'Endre Ady, et József Varga, historien de la littérature, auteur d'un livre de valeur concernant le poète, ont développé personnellement cet avis devant moi.

thousiasme des chercheurs. Rien de surprenant à ce que la jeunesse se soit détournée d'un portrait d'Ady falsifié, portrait qui d'ailleurs ne peut être tracé avec exactitude qu'à l'aide de la psychologie, et plus spécialement de la psychologie de la création.

Nous pensons combler *quelques-unes* des lacunes de ce portrait en essayant d'analyser le cercle des conflits et la structure des émotions du poète et d'en tirer des conséquences évidentes.

Ce sont différentes situations sociales, familiales, nationales, littéraires, etc. qui créent, chez Ady, les problèmes et les conflits.<sup>6</sup>

*Le fait d'être hongrois* constitue en soi une de ces situations génératrices de conflits. Être hongrois, cela signifie être membre d'un petit peuple au milieu de l'Europe, avec un système économique-politico-idéologique différent de celui des peuples de l'Europe occidentale, mais portant cependant un vif intérêt à la culture de l'Ouest ; se trouvant ainsi à mi chemin entre l'Orient et l'Occident ; attaché plus qu'à l'ordinaire à son passé, à sa langue maternelle, à ses traditions ; conservant pour l'étranger son hospitalité traditionnelle, son caractère amical ; ayant pourtant un tempérament inquiet et irritable, etc. Mais laissons de côté l'analyse de la position actuelle du peuple hongrois ! Il va sans dire que cette position au temps d'Ady était tout à fait différente. La Hongrie constituait à cette époque, après 1867, date de la signature du compromis entre l'Autriche et la Hongrie, un État intégré à la Monarchie austro-hongroise. La politique extérieure de la Monarchie, avantageuse pour Vienne, ne l'était pas pour la Hongrie, surtout en ce qui concernait la politique intérieure de cette dernière. C'est surtout l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine qui aggrava les relations entre les Hongrois et les autres nationalités du pays. Cet acte agressif, s'il plaisait à l'Allemagne, irrita fortement non seulement la nationalité serbe, mais aussi certaines grandes puissances, comme la Russie, la France et l'Angleterre, qui faisaient natu-

---

<sup>6</sup> En étudiant les conflits nous n'analyserons pas seulement les émotions négatives qu'ils provoquent, mais aussi les émotions positives (joies par exemple), afin d'éviter cet unilatéralisme dont fait mention C. Hovland. (Cf. son étude dans le *Journal of Genetic Psychology*, 1937, p. 51.)

rellement leur possible pour aider les mouvements nationaux antimonarchiques, et parfois anti-hongrois. La situation alla en s'aggravant et aboutit à la Première Guerre mondiale.<sup>7</sup>

Né sur un territoire peuplé de nationalités diverses (la moitié des habitants d'Érindszent, son village natal, étaient des Roumains, mais on y trouvait aussi des Allemands), Ady, sans jamais se heurter à une antipathie de la part de ces populations, dut pourtant sentir de très près le changement d'équilibre politique et démographique entre les Hongrois et les nationalités non magyares. Ce qui suscita chez lui une *anxiété* toujours grandissante pour le sort de son peuple.

Mais, à côté de son anxiété, nous voyons naître en lui un autre sentiment, tout aussi fort, provenant également de cet entourage de nationalités non magyares : la sympathie envers les peuples voisins et un *sentiment d'internationalisme*<sup>8</sup>, à en croire son poème intitulé « Chant des Jacobins hongrois » :

Hongrois, Roumain, Slave ? Le deuil  
 Reste le même deuil toujours.  
 Notre infamie et notre peine  
 Depuis mille et mille ans sont sœurs.

(*Sur le char d'Élie*, 1908. Traduction de Roger Richard.)

Ce n'est pourtant pas seulement l'anxiété ni le sens de l'internationalité qui surgissent dans l'âme du poète quand il envisage le sort de la Hongrie, mais avant tout la colère. Paul Hazard avait très bien remarqué cette attitude du poète envers sa patrie. « Sa patrie, [il] semble la détester ; contre elle il accumule les injures, contre elle il blasphème, c'est une obsession. »<sup>9</sup> À titre d'exemple, men-

<sup>7</sup> Cf. *Diplomáciai és nemzetközi jogi lexikon* (Encyclopédie de diplomatie et de droit international), Budapest, 1967, p. 690.

<sup>8</sup> Un sens de l'internationalité comparable se remarque aussi chez Béla Bartók, qui naquit pareillement dans un village (Nagyszentmiklós) où trois nationalités vivaient ensemble. Le fait qu'Ady a étudié la langue roumaine au lycée en 1891-92 peut être aussi un signe de sa sympathie envers les peuples voisins.

<sup>9</sup> Paul Hazard : « André Ady, poète hongrois et européen », *Études d'histoire comparée*, Nouvelle série, V, 1947, p. 3.

tionnons le poème « La voix des corneurs » : « C'est le peuple poltron de Xerxès », s'écrie le poète en colère. « Son troupeau d'hommes circule comme une masse sombre d'aliénés et de gens accablés par le sommeil », continue-t-il quelques vers plus loin. Et voici encore cet autre poème : « *A hőkölés népe* » (« Le peuple qui se cabre »), dans le recueil *Qui m'a vu* (1914), dont nous citons le commencement :

*Ez a hőkölő harcok népe  
S mosti lapulása is rávall.*

C'est le peuple dont les combats ne sont que reculades,  
Et maintenant il se démasque en se terrant.<sup>10</sup>

Si l'on fait actuellement des pronostics politiques concernant les territoires occupés par les troupes israéliennes, personne ne s'étonne, car le sort de ces territoires est bien douteux. Pour la Hongrie, au moins en ce qui concerne l'imprévisibilité des événements, la situation était la même avant la Première Guerre mondiale. Aussi Ady se sent-il appelé à *faire des prophéties* ; il semble y prendre plaisir. « *A robbanó ország* » (« Le pays qui explose »), son article dans la gazette *Világ* (25 décembre 1910), cité et analysé par József Varga<sup>11</sup>, contient une prophétie pour ainsi dire optimiste. Cependant ses prophéties sont le plus souvent pessimistes, ainsi son poème « *Laisses d'un chroniqueur, 1918* » :

On raconte aujourd'hui d'horribles exploits.  
Tous les peuples haineux se dressent à la fois.  
Les pires et les bons des frayeurs sont la proie,  
Nul n'ose plus garder sa croyance ou sa foi.

Les esprits des penseurs aux lumières de phares  
Sont soumis comme tous aux tourments les plus rares ;  
Les jeunes gens sont de prématurés vieillards ;  
Dans les charniers sombrent tous les humains, hagards.  
Et cependant tous les pauvres gens ne s'écœurent ;

<sup>10</sup> Traduction de l'auteur non conservée par la Rédaction : « C'est le peuple qui a peur de lutter, sa lâcheté actuelle assez le prouve. »

<sup>11</sup> József Varga : *Ady Endre*, Budapest, Magvető, 1966, pp. 289-290.

Stupides, las, quelque gaieté en eux demeure,  
 Car le sens du devoir s'efface de leur cœur ;  
 Ils ne font maintenant que tuer à toute heure.  
 Ah ! Misérables gens ne sachant que tuer !  
 Quelque joie que leur rêve ou leur fièvre ait gardée,  
 Dès l'aurore, leur rage a de nouveau grondé.  
 Ils tuent et les voilà en fauves dégradés.  
 Sur les champs du trépas où des gibets se dressent  
 De gras corbeaux gavés, saoulés de mort se pressent,  
 Vont, viennent, écoeurés de puanteurs épaisses ;  
 Mais les fauves humains jamais ne s'en repaissent.

(*En tête des morts*, 1918. Adaptation d'Anne-Marie de Backer)

Si un peuple se trouve dans une situation grave, certains poètes, ayant une sensibilité raffinée, peuvent se considérer comme des héros, des libérateurs, des messies, qui sauvent leur peuple de cette situation. C'est le cas pour Ady : nous considérons le *messianisme d'Ady* comme un messianisme de caractère national. Dans ses poèmes « Le poète de Hortobágy », où il se regarde comme un « poète sacré », et « Les messies hongrois », où il s'écrie : « Les messies hongrois meurent mille fois », nous trouvons bien des preuves à l'appui de cette affirmation.

Le sentiment d'être un messie est certainement un *sentiment sublime*, mais assez mêlé chez Ady au *sentiment tragique*<sup>12</sup> d'un messie qui voit que les âmes à sauver résistent à la rédemption. À ce point, c'est chez lui de nouveau la *dépression* ou parfois la *colère*.

« Il n'a pas de volonté plus forte que celle de rénover son pays : par des réformes radicales, par la démocratie, par le socialisme », écrit Paul Hazard.<sup>13</sup> Mais voyant que ses prophéties et ses voix messianiques n'atteignent pas l'effet désiré, et voyant « les méchants idiots et les vieux farceurs »<sup>14</sup> hurler contre lui<sup>15</sup>, il est

<sup>12</sup> A. Rossianov, chercheur soviétique, dans son livre sur Endre Ady, considère le penchant au tragique comme un des sentiments fondamentaux du poète.

<sup>13</sup> *Op. cit.*, p. 6.

<sup>14</sup> Cf. son poème « Dans les jeunes cœurs », adapté par André Steiner.

joyeux quand l'occasion se présente de quitter la Hongrie ; il la quitte presque comme un évadé qui *s'enfuit de la prison*. C'est ainsi un certain *sentiment d'évasion*, le sentiment d'être libéré, qui a coloré les premières impressions d'Ady à Paris. Et Ady a écrit bien des poèmes sur ces impressions-là.<sup>16</sup> Ce sentiment d'évasion<sup>17</sup> a peut-être aussi des racines dans d'autres circonstances propres au poète, dans son *statut social* avant tout.

Endre Ady appartenait à une vieille famille et avait des ancêtres gentilshommes qui s'étaient appauvris de siècle en siècle ; ses parents menaient déjà une vie paysanne avec leurs cinquante arpents de terre.<sup>18</sup> Cette vie de paysans fit évoluer dans l'âme du poète un fort sentiment de *haine* contre les propriétaires et les « seigneurs » de son village et contre d'autres personnes de ce genre, car les « vrais » gentilshommes du village (Endre Balássy, Jónos Bécsey, etc.) n'admettaient pas les Ady dans leur société. Aurél Papp, dans ses mémoires, mentionne un épisode de la vie du poète qui montre que ce statut social donnait occasion à *maintes humiliations* devant les « plus honorés », les « plus grands » :

---

<sup>15</sup> « C'est justement avant son départ pour Paris qu'il fut dénoncé aux autorités pour ses idées nietzschéennes et spencériennes, en mai 1903 », constate György Rónay.

<sup>16</sup> Nous ne saurions assez insister sur le fait que la véritable atmosphère de ces poèmes sur le Paris d'alors ne peut être sentie par un citadin parisien que si une expérience personnelle a développé en lui une parenté psychique avec Ady et s'il a connu la situation de fuite et d'évasion que le poète pouvait ressentir à cette époque.

<sup>17</sup> Ce sentiment positif n'est pas identique au délire de persécution dont nous allons parler plus loin.

<sup>18</sup> On se demande pourquoi les Ady vivent en paysans avec leurs cinquante arpents de terre et pourquoi au village ils sont considérés comme des pauvres gens. Il faut savoir qu'à Érmindszent la terre est loin d'être bonne, elle est marécageuse et salpêtruse. Les cinquante arpents apportent ainsi à peine le nécessaire pour vivre. Plus tard Lőrinc Ady, le père du poète, a pu doubler le nombre d'arpents, c'est vrai, mais pendant l'enfance du poète la famille était réellement pauvre. Cf. Miklós Kovalovszky, *Emlékezések Ady Endréről*, I, Budapest, 1961, Akadémia Kiadó, pp. 119-121.

Une fois, les Récszy ayant fait construire une piste pour jeu de quilles, toute la haute société du village était présente à l'inauguration. Nous, enfants, nous avons pénétré dans la cour toujours ouverte, autour de ce « beau » monde, il va sans dire. Soudainement un jeune propriétaire se tourna vers nous, et accostant Endre, lui dit : « Garçon, va dresser les quilles ! » Le « garçon » était devenu blême, ses grands yeux jetaient des flammes. « Je n'irai pas ! » dit-il en redressant la tête, comme il l'a fait tant de fois plus tard, lorsqu'il sentait avoir raison contre ses adversaires.<sup>19</sup>

Ce sont de telles humiliations qui ont souvent marqué l'enfance du poète.

À côté de cette braise de sentiments antiféodaux, n'oublions pas cependant le revers de la médaille : *sa fierté de n'être pas d'origine subalterne*, son *gog*, comme dit le hongrois. Dans l'un de ses poèmes, il se donne le rôle d'un « jeune gentilhomme » retournant chez les siens, chez les amis paysans devenus vieux<sup>20</sup> ; dans un autre, il exprime son mépris pour les pseudo-gentilshommes de race non magyare.<sup>21</sup>

Les *amours* jouent aussi un rôle prépondérant parmi les facteurs qui mènent aux conflits dans la vie du poète. Après des amours fugitives, dont le principal fut celui de la jeune actrice Mária Novak, dite Mária Rienzi<sup>22</sup>, à Nagyvárad, ville d'artisans et de commerçants aujourd'hui en Roumanie (Oradea), il fit la connaissance de Léda, une jeune femme juive. Elle va devenir sa Muse, personnifiée sous bien des formes et imaginée en bien des situations. Cette jeune Juive voit en Ady le génie ; elle trouve en lui une compensation à son mari terne, superficiel et indifférent. Le mari tolère d'abord cette liaison, mais celle-ci deviendra plus tard gênante pour tous les trois.<sup>23</sup>

<sup>19</sup> Cf. Kovalovszky, *op. cit.*, p. 154.

<sup>20</sup> « *Itthon az urfi* » (« Le jeune gentilhomme est à la maison »).

<sup>21</sup> « *Én nem vagyok magyar* » (« Je ne suis pas hongrois »).

<sup>22</sup> Zsófia Dénes, *Akkor a hársak épp szerettek*, Budapest, Magvető, 1957, pp. 44-69.

<sup>23</sup> György Rónay caractérise ainsi le rôle de cette femme nerveuse : « Femme nerveuse et mécontente, mari compréhensif, mais parfois mesquin, complicité mi-comique, mi-humiliante des deux hommes pour apai-



Et c'est alors que les conflits se présentent : le caractère de la femme et le tempérament du poète étaient le point de départ de bonheurs et de jouissances paradisiaques, mais aussi de malentendus, de querelles, d'ennuis, de désespoirs. À la fin c'étaient ces derniers qui dominaient et il ne restait plus qu'à rompre. Mais la rupture, c'est aussi le conflit. Enfin le poète prend congé de son amante, qu'il ne reverra jamais, par un poème *cruel*, peut-être le plus cruel de la littérature hongroise<sup>24</sup> :

Cent fois brisé déjà, que ce charme le soit  
Pour la cent et unième et la dernière fois !

Je te renvoie ! — Cela au cas où tu croirais  
Que j'aie encor besoin de te donner congé !

.....

J'implore le destin de faire que ton sort  
Ne se mélange pas à mon sort étoilé.  
Peu m'importe où tu vas, voirie ou flots alertes.  
Tu existais par moi, qui t'avais découverte ;  
Privée de mon regard, tu ne peux exister

(*L'amour de nous-mêmes*, 1913. Adaptation de Jean Rousselot.)

À côté des nombreuses amours fugitives, dont il s'était déjà lassé avant Lédä — et après aussi —, il y eut une relation qui aboutit au mariage. Mais la jeune fiancée ne trouva qu'une ruine de mari, et son rôle se réduisit à celui d'une infirmière. Cette situation de mort vivant devait aussi *gêner* le poète. Il avait en outre une « maladie » qui le mettait toujours dans des situations humiliantes : l'alcoolisme. Quand il demeurait chez ses parents, avant son mariage, sa mère devait mettre dans sa chambre une bouteille de vin qu'il vidait pendant la nuit. Quand elle s'en affligeait, il disait toujours

---

ser et duper cette femme irritable et cette créature « mystérieuse » qui devient de moins en moins mystérieuse et de plus en plus tracassière et jalouse. » (in Endre Ady, *Choix de poèmes*, établi par Guillevic et László Gara, présentation par György Rónay, Budapest, Corvina, 1967, pp. 32-33).

<sup>24</sup> Zsófia Dénes nous fournit bien des précisions à propos de cet amour. Cf. *op. cit.*

d'une manière stéréotypée : « C'est maintenant comme ça, ma mère. »<sup>25</sup> Et, situation plus humiliante, il conserva cette habitude après son mariage : sa servante devait faire ce que sa mère avait été obligée de faire auparavant, c'est-à-dire remplir la bouteille de vin, et cela à l'insu de sa jeune femme, qui pourtant fut bientôt au fait de la situation. C'est à partir de ce jour-là qu'apparurent forfaits, mensonges, justifications, parjures, etc.

Son alcoolisme, comme nous venons de le voir, a bien assombri sa vie, et son incapacité à y résister a alimenté un mépris permanent de soi-même, mais ce n'est pas tout ce qu'il faut dire sur ses maladies. Évoquant son enfance dans l'un de ses poèmes<sup>26</sup>, il se caractérise comme un « enfant gentil, rêveur, malade ». Cette auto-caractérisation semble pourtant être influencée par un certain romantisme, qui fait qu'il prend plaisir à parler de ses propres faiblesses. L'enfance du poète fut assez sombre, c'est vrai, mais nous n'avons pas connaissance qu'il ait eu des maladies vraiment graves à cette époque. Au lycée, en 1890-1891, il alla faire une excursion en canot dans un marécage voisin et il tomba dans l'eau glaciale ; s'ensuivit un refroidissement compliqué d'un rhumatisme aux jambes.<sup>27</sup> C'est l'événement pathologique le plus considérable de sa jeunesse. La grave maladie qu'il contracta plus tard vint d'une fille, à Nagyvárad ou ailleurs : ce fut la syphilis. Cette maladie n'est plus l'objet de la vision affreuse qu'on en avait au tournant du siècle, au temps de la *Schmierkur*, où elle aboutissait souvent — comme chez Ady lui-même — à une paralysie progressive, à une atrophie de la moelle épinière et à une démence incurable. C'est à Paris, en 1903, qu'Ady a pris conscience qu'il avait contracté cette horrible maladie, et cette prise de conscience l'a beaucoup gêné dans ses relations avec les femmes. Pour lui qui était sexuellement très actif, ces gênes ne furent pas des détails sans importance, mais des épreuves psychiques graves. Zsófia Dénes donne dans son livre

---

<sup>25</sup> György Perédy donne la description de ce dialogue entre la mère et le fils à propos du vin. Cf. Kovalovszky, *op. cit.*, p. 136.

<sup>26</sup> Il s'agit de son poème « *Egy ismerős kisleány* » (« Le petit garçon que je fus »). Voir aussi : Lajos Ady, *Ady Endre*, Budapest, 1923, pp. 23 et suiv.

<sup>27</sup> Cf. Kovalovszky, *op. cit.*, p. 308.

*Élet helyett órák* (Des heures au lieu de la vie) la description d'une scène amoureuse mal réussie :

Il me saisit, il m'embrassa fortement et caressa mes cheveux d'une main tremblante. Sa bouche chercha la mienne. Mais quelque chose me saisit et je retirai mon visage... Après un silence paralysant il se jeta sur la chaise longue... Il dit d'un ton changé, tragiquement, annonçant le désastre : Tu as peur ? Tu as peur de moi ! tu n'oses pas m'embrasser. On t'a menti ! C'est pourquoi tu recules... On t'a dit que je suis malade. De cette maladie.<sup>28</sup>

Enfin, à la syphilis venaient s'ajouter les stupéfiants. Nous renverrons, à ce titre aussi, à Zsófia Dénes :

Nyanyuci — ainsi la nommait Ady — fut cette enfant de Belzébuth qui persuada le poète de goûter à la morphine... Nyanyuci : Mme S. ... et son mari... étaient tous deux morphinomanes. Au printemps de 1914, Ady les ayant de nouveau rencontrés, ... ils l'invitèrent chez eux, comme s'ils voulaient lui offrir une tasse de café ou un verre de cognac, mais au lieu de boisson, Nyanyuci lui fit une piqûre de morphine... À cette époque-là, Ady rendait souvent visite à la famille S. et il obtenait toujours ce qui lui faisait « du bien »... En avril ou en mai 1914, le mari tomba si gravement malade que le médecin le fit transporter d'urgence à l'hôpital... La femme, étant d'une constitution beaucoup plus saine, supportait mieux les stupéfiants. À ce qu'on dit, c'est elle qui donna à Ady — avant que celui-ci ne se rende pour la première fois en Transylvanie — une recette pour obtenir de la morphine. Et Ady m'avoua trois mois avant sa mort qu'il pouvait toujours cacher « les ustensiles » et que, lorsqu'il le voulait, il réussissait toujours à se procurer la dose nécessaire...

Moi — à l'automne 1918 — j'entendis avec horreur cette confession et j'essayai d'expliquer au poète les dangers que comportait cette action : « N'avez-vous pas assez de maux en dehors de la morphine, lui demandais-je, ne prenez-vous pas assez d'autres poisons ? » Il se moqua de mes craintes et dit : « Vous aussi ? vous me tuez avec votre bienveillance... » Puis il m'expliqua les choses de bon gré, afin que je les comprenne : « Je ne suis pas morphinomane, vous le savez bien, le vin, c'est mon amante véritable, mais je la trompe parfois avec la morphine. J'aime la perfidie, ici aussi, comme lorsqu'il s'agit des femmes. »

<sup>28</sup> Zsófia Dénes, *Élet helyett órák*, pp. 26-27.

Pour comble de malheur, il reste encore à mentionner, comme résultat naturel de tant de misères, la *névropathie* (cf. plus loin la note 32).

Dans ses poèmes et ses écrits, il nomme fort rarement ses maladies (sauf conversations que nous venons de citer), mais parle beaucoup de sa fatigue accablante, de ses souffrances physiques, des sentiments qu'il en éprouve ou de ses réflexions à ce sujet. Lisons par exemple son poème « *Az ágyam hívogat* » (« Mon lit m'appelle ») :

Je vais me coucher. Ô mon lit,  
 Ô mon lit, l'an dernier encore,  
 L'an dernier encore, tu étais autre.  
 Tu étais autre. Lieu de sommeil,  
 Lieu de sommeil, puits de force,  
 Puits de force, auberge d'amour,  
 Auberge d'amour, gaîté,  
 Gaîté. Qu'es-tu devenu ?  
 Qu'es-tu devenu ? Cercueil.  
 Cercueil. Chaque jour,  
 Chaque jour mieux tu m'enfermes,  
 Mieux tu m'enfermes...

« Répéter ainsi les mots, c'est une gageure... nous avons l'impression que le malheureux qui se retourne sur sa couche est victime d'une obsession pathologique », écrit Paul Hazard.<sup>29</sup> Et nous sommes vraiment face à une *scrupulosité* extrême, dans une description d'un réalisme plus vif que les protocoles relatifs aux maladies dans les cliniques de neurologie. Mais lisons aussi la seconde partie du poème :

Se lever, regarder alentour,  
 Regarder alentour, sentir,  
 Sentir, percevoir,  
 Percevoir, apercevoir,  
 Apercevoir, se cacher,  
 Se cacher, regarder au dehors,

---

<sup>29</sup> *Op. cit.*, p. 15.

Regarder au dehors, surgir,  
 Surgir, vouloir,  
 Vouloir, s'attrister,  
 S'attrister, se décider,  
 Se décider, s'écrouler,  
 S'écrouler, avoir honte,  
 Avoir honte. Ô mon lit,  
 Ô mon lit, mon cercueil,  
 Mon cercueil, tu m'appelles déjà,  
 Tu m'appelles déjà. Je vais me coucher.

(*J'aimerais qu'on m'aime*, 1909)<sup>30</sup>

Cette deuxième partie contient déjà la description d'un autre sentiment que le commencement du poème : la *désillusion* qu'un malade peut ressentir quand il s'aperçoit qu'il ne peut plus guérir. Éprouvé par ses maladies, il est souvent hanté par le *pressentiment* de sa mort précoce. La mère du poète racontait l'épisode suivant :

« À l'occasion de son dernier séjour chez nous... je me rappelle... un après-midi il était assis là sur cette chaise de jardin. Je cousais à côté de lui. Il ne parlait pas. Il regardait droit devant lui. Moi aussi je me taisais. Je ne voulais pas troubler sa méditation. J'ai cru qu'il pensait à un poème qu'il écrivait. Soudain il me regarde. Ses yeux accusent une lutte profonde : "Ma Douce, que vous vivrez longtemps !" »<sup>31</sup>

Cette affirmation rêveuse est en vérité l'opposé de ce qu'il voulait dire et qu'il pressentait bien : « Je vais mourir, ma Douce, dans un avenir fort prochain ! »<sup>32</sup>

À propos de l'analyse des sentiments d'Ady envers sa patrie, nous avons déjà mentionné que le voyage du poète à Paris était

<sup>30</sup> Paul Hazard, qui cite ce poème, ne nomme pas le traducteur. Nous donnons ici la traduction de René Tavernier (Seghers, 1967, p. 118).

<sup>31</sup> Kovalovszky, *op. cit.*, p. 129.

<sup>32</sup> Concernant ses maladies, voir aussi la communication du docteur Menyhért Láng au Club des médecins à propos de l'alcoolisme d'Endre Ady, *Az Est*, n° 91, 23 avril 1925, p. 5 (*Ady-Múzeum*, II, pp. 151-158.) Gyula Donáth : « Ady nem paralizisben, hanem ál paralizisben szenvedett » (Ady n'était pas paralytique, mais pseudo-paralytique), *Az Est*, n° 92, 24 avril 1925, p. 4.

comme une fuite de son pays où faisaient loi les caprices des « méchants imbéciles et des vieux farceurs ». <sup>33</sup> C'est ainsi qu'il dénommait ses adversaires politiques, littéraires et cléricaux. Il se moque d'eux, il les bafoue, il les défie. Face à cette voix tonitruante, à cette humeur belliqueuse, ses ennemis ripostèrent avec la même véhémence. Pour preuve les attaques de Jenő Rákosi. Pour preuves des articles comme celui qui parut dans le journal *Pesti Futár* dénommant Ady « le poète juif ». <sup>34</sup> Pour preuve les attaques dont il fut la cible même après sa mort, comme celle qui s'intitulait « *Máglyára Ady Endre műveit* » (Au bûcher les œuvres d'Endre Ady) <sup>35</sup>. Autant d'attaques et de persécutions littéraires dont la pression l'obligeait à se défendre.

C'est surtout dans sa prose qu'il exprime sa *colère* contre ses adversaires sous la forme la plus rude. Mais quelques poèmes (par exemple « La fanfare du Dieu ») présentent le même ton. À côté de la *colère*, l'*ironie* domine quelquefois (par exemple « Sur la Jachère hongroise », dans le recueil *Poésies nouvelles*, 1906), tandis que dans quelques poèmes il semble pris d'un *sentiment de supériorité* :

Les hommes d'un moment, qu'ils s'agitent, braillards,  
 Mais pour bâtir déjà nous tenons pierre prête,  
 À nous donc d'accomplir, en dépit des tempêtes,  
 Le grand, le merveilleux, l'humain et le magyar

(Poème « Les hommes d'un moment ». Adaptation de Paul Chaulot.)

Quelquefois c'est la *fatigue de lutter*, défaut général caractéristique du peuple hongrois selon lui, mais que l'on constate effectivement chez lui (cf. par exemple « C'est moi devenu fatigué » — « *Én fáradtam el* » —, dans le recueil *Qui m'a vu ?*, 1914).

---

<sup>33</sup> Cf. la note 13.

<sup>34</sup> N° 60, 14 juin 1919, p. 15.

<sup>35</sup> Publiée dans la revue *Új Élet*, 1925, 2<sup>e</sup> année, p. 24. Les données des notes 32 à 35 sont empruntées à la bibliographie établie par László Vitélyos et László Orosz, *Ady Endre önállóan megjelent művei és az Ady-irodalom*, Budapest, 1972.

Ady devait bien sentir aussi les vicissitudes dues à la différence des religions. Son père fut, comme on le sait, un calviniste convaincu, qui considérait la confession « helvétique » comme celle des Magyars. Le poète fréquentait l'école protestante de son village natal, mais, au commencement de la dernière année scolaire, *horribile dictu*, il la quitta pour l'école catholique. Son père dut en décider ainsi, mais pourquoi, nous ne le savons pas. Ce changement de milieu a certainement influencé le jeune garçon. Cette approche du catholicisme dut être d'autant plus surprenante au village que beaucoup d'aïeux des Ady avaient été des prêtres protestants. Le poète lui-même écrit à ce propos : « J'ai fréquenté l'école catholique ; et je me suis agenouillé en servant la messe devant l'autel — mon père, l'ancien calviniste de Transylvanie, voulait me briser les jambes pour cela. »<sup>36</sup> Ces liens avec le catholicisme continuèrent aussi pendant ses études au lycée, car Ady étudia chez les piaristes à Nagykároly de 1888 à 1892. Dans ce lycée étudiaient aussi des protestants et des Juifs, mais, comme il l'atteste lui-même, Ady ne s'y est jamais senti mis en difficulté par sa foi calviniste.<sup>37</sup> Enfin, avec Adèle Brüll, son amante, il subit l'influence des mœurs et de la mentalité juives. Même dans un poème qui alors fit scandale, « La légion des marqués »<sup>38</sup>, il se déclara ami résolu des Juifs.

Il convient de mentionner ici ses rapports avec les cercles athées. Certes, on ne peut le considérer comme un catholique fidèle, même s'il a écrit un poème où il s'adressait à « La Marie de Pócs », la Sainte Vierge vénérée par les catholiques venus en procession à ce haut lieu de dévotion que fut Pócs.<sup>39</sup> S'il se disait calviniste, il était aussi plein de doutes et d'incertitudes.<sup>40</sup> Mais se

<sup>36</sup> Cf. *Fekete lobogó* (La bannière noire), *Œuvres en prose d'Endre Ady*, Budapest, 1952, p. 94. Cité par Kovalovszky, *op. cit.*, p. 287.

<sup>37</sup> Cf. Endre Ady, « Önéletrajz », in *Vallomások és tanulmányok* (Confessions et essais), Budapest, 1944, p. 15. Zoltán Hetey aussi atteste ce fait. Cf. Kovalovszky, *op. cit.*, p. 308.

<sup>38</sup> Recueil *Or et sang*, 1907.

<sup>39</sup> C'est-à-dire Máriapócs, village près de Nyírbátor, avec une ancienne église.

<sup>40</sup> Une fois il écrit : « J'étais un calviniste d'éducation catholique. Je le suis encore aujourd'hui, formellement. J'ai pu me libérer des convictions

fonder sur ses incertitudes pour voir en lui un athée convaincu serait fausser la vérité. Son attitude, qui n'était pas de professer ouvertement l'athéisme, a déplu à ses amis des cercles athées, et quand il commençait à écrire des poèmes exprimant une foi en Dieu, il déclenchait une forte réprobation contre lui.<sup>41</sup> Aussi se trouva-t-il en lutte avec tout le monde, ce qui entraîna pour lui-même des conflits intérieurs très durs.

Dans ce qui précède, nous avons essayé de décrire quelques conflits<sup>42</sup> qui ont existé chez Ady d'une manière assez permanente au cours de sa vie et nous pensons avoir défini de façon adéquate quelques réactions du poète aux situations qui en résultaient.

Reste cependant à mettre en lumière la réaction psychique d'Ady, la « résistance générale », comme on dirait en recourant à un terme emprunté à la « théorie des stress ». La théorie des stress affirme qu'un organisme se défend au niveau physiologique contre les différents stress par des réactions physiologiques spécifiques ou générales, et que, de même, l'organisme se défend au niveau psychique par des réactions psychiques analogues<sup>43</sup>, c'est-à-dire spécifiques ou générales.

Les premières manifestations de la résistance générale que l'on rencontre chez le poète au niveau psychique sont d'ordre émotionnel. La première émotion que le poète ressent, et dont la fonction est peut-être de tenir l'organisme dans un état d'alerte permanent est *l'angoisse*. Cette émotion tout à fait générale se manifeste

reçues par l'éducation et d'un esprit religieux inné. Les aboutissements n'en sont pas moins restés vivants en moi. » Cf. Kovalovszky, *op. cit.*, p. 226. Une autre fois il avoue : « Ma confession est une foi combinant les idées de prédestination du protestantisme et le fatalisme des Turcs. » Cf. Kovalovszky, *op. cit.*, *ibid.*

<sup>41</sup> Le critique de la revue *Magyar Hírlap* lui reproche d'avoir substitué à « son désespoir progressiste » « la confession des crédulités et des résignations dévotes ». Cf. István Király, « Ady Endre istenkeresése », *Kortárs*, n° 1, janvier 1968, p. 34.

<sup>42</sup> Beaucoup de circonstances de la vie du poète qui conduisaient aussi à des conflits n'ont pas été mentionnées. Par exemple le manque d'argent, les relations interfamiliales, la peine avec laquelle Ady écrivait parfois ses poèmes, etc.

<sup>43</sup> Cf. János Selye, *Életünk, a stress*, Budapest, 1966.



dans toute la poésie d'Ady, aussi bien dans sa jeunesse qu'à la fin de sa vie. Le poème « L'automne se glisse dans Paris » est une expression subtile de ce sentiment. Ici, l'angoisse d'une mort précoce se manifeste sous la forme camouflée, symbolique, de l'approche de l'automne, précurseur de l'hiver :

Par le chemin de saint Michel Archange  
 Hier à Paris l'automne s'est glissé,  
 Dans l'air torride, et sous les douces branches  
 Où je l'ai rencontré.  
 Je cheminai justement vers la Seine.  
 Brûlaient en moi, petits fagots fumants,  
 Des chats pourprés qui, rougeoyant à peine,  
 Disaient : « La mort t'attend ».  
 Il m'a soufflé certains secrets l'automne,  
 Et le chemin de l'Archange a tremblé.  
 « Zim-Zim », disaient, faisant des cabrioles,  
 Les feuilles, les futées.

Ce fut très bref, l'été n'en vit pas trace.  
 Riant, l'automne a disparu, furtif.  
 Moi seul ai su sa présence fugace  
 Sous les arbres plaintifs.

(*Or et sang*, 1907. Version de synthèse, Seghers, 1967, pp. 78-79).

Ailleurs la description des angoisses ne témoigne pas d'*angoisses actuelles*, mais de celles vécues dans un passé reculé. Ainsi le fait qu'en analysant les anciennes sensations de son âme, ce sont plutôt des angoisses enfantines, des cauchemars de l'enfance qu'il retrouve. Citons à ce propos trois vers du poème « Le petit garçon que je fus » :

Tel un enfant je me réveille  
 Tout en larmes cent fois par nuit  
 Comme jadis.

(*Or et sang*, 1907. Adaptation de Guillevic.)

Dans la « Prière de la terreur » (« *A réműlet imája* »), il décrit consciemment cet état d'âme hanté par les « fantômes » de ses anciennes angoisses :

Mes rêves : souvenirs des dangers, soit baisers,  
 Soit peste, soit incendie ou eau, me font claquer des dents.  
 Les humiliations, les ombres et la mort,  
 Le sort d'être devenu sujet des histoires écrites.  
 Le retentissement de l'insanité dans mon cerveau,  
 Les fantômes de ma maladie mentale :  
 Tout encercle mon cœur et le presse  
 Disant « malheur à toi », « malheur à toi ».

(*La vie qui s'enfuit*, 1912. Traduction de l'auteur de l'article.)

Un autre sentiment de portée générale, c'est sa *nostalgie*. « Nostalgie d'une vie qui aurait pu être moins glorieuse, mais apaisée, écrit Paul Hazard, nostalgie des fils qu'il n'a pas eus ; nostalgie du bonheur, celui qu'on ne trouve pas en s'exaspérant dans les batailles, et qu'on ne rencontre qu'en s'enfuyant. »<sup>44</sup> Nostalgie même de la mort. « Attaché à la vie et déclarant qu'il voulait vivre à tout prix, il n'en aimait pas moins, constate encore Paul Hazard, les adieux, les départs, les fins ; il trouvait un goût délicieux à tout ce qui était mortel. »<sup>45</sup> « Le lac riait », du recueil *Poésies nouvelles* (1906), montre déjà ce goût : là, le poète propose à son amante de quitter le canot et de se jeter avec lui à l'eau, « ce cercueil saint ». C'est déjà du Rilke, un sentiment mi-pathologique.

Sensible aux éléments pathologiques de cette poésie, je me suis rendu, au commencement des années soixante, chez le professeur Gyula Nyirő, célèbre psychiatre hongrois qui, pendant des années, a traité « la Douce », la mère du poète, et qui a consacré plusieurs publications au problème de la vie psychique du poète.<sup>46</sup> Après un entretien général, je lui ai demandé si l'on pouvait admettre qu'Ady était mentalement malade. On pouvait admettre cette hypo-

<sup>44</sup> Paul Hazard, *op. cit.*, p. 18.

<sup>45</sup> Paul Hazard, *op. cit.*, p. 11.

<sup>46</sup> Dont la plus importante est « Ady, a schizoid költő » (Ady, le poète schizoïde), *Magyar Szemle*, 1933, p. 56-65.

thèse d'autant plus, ajoutais-je, qu'Ady lui-même disait souffrir, sinon de maladie mentale, au moins de neurasthénie grave.<sup>47</sup> La réponse du professeur, quoiqu'un peu énigmatique, contenait en tout cas l'affirmation que ni dans l'œuvre poétique, ni dans l'œuvre en prose, ni même dans la correspondance d'Ady on ne voyait le moindre indice de maladie mentale endogène. Il est vrai, dit le professeur, qu'il avait des sensations schizoïdes, qu'il lui arrivait même de les décrire, mais cela se produit aussi chez des individus mentalement sains (sous l'influence du vin, du LSD, etc.). Dans ce qui suit nous allons examiner les descriptions données par le poète de ses sensations psycho-pathologiques.

Un état émotionnel pathologique, en tout cas consécutif à des états d'angoisse continus, est la *manie de la persécution*. On la rencontre à maintes reprises dans l'œuvre du poète, parfois isolément, mais presque toujours mêlée à d'autres émotions négatives, éventuellement positives. Nous trouvons une bonne description de ce sentiment, comme sentiment isolé, dans son poème « *Hosszú az erdő* » (« La forêt est grande », dans le recueil *J'aimerais qu'on m'aime*, 1919), où il décrit la situation désespérée d'un gibier, en l'occurrence la personne du poète, fuyant dans une vaste forêt devant des persécuteurs de toutes sortes qui poursuivent leur victime, ne lui laissant pas un moment de repos, sonnante de leurs cors de plus en plus fort pour provoquer des échos à faire éclater la tête.

Quelquefois, dans la vie du poète, il y a des situations où il lui semble pouvoir surmonter sa manie. Après des poèmes qui montrent la présence manifeste de cette manie de la persécution, nous allons en voir d'autres qui chantent le moment où il pourra se libérer de ce sentiment néfaste. Et alors lui, le psychotique, le voilà guéri, débordant d'« élan vital », plus que tout autre avant lui. Il se montre ainsi par exemple dans « Paris, mon maquis » :

Je m'arrête, haletant... ô Paris, ô Paris.  
Fourré gigantesque, broussaille humaine.  
Du Danube braillard, la horde des pandores

---

<sup>47</sup> Plus exactement il disait souffrir d'« hypocondrie neurasthénique ».

Peut me suivre à son gré :  
Le maquis me cache et m'attend la Seine.

(*Or et sang*, 1907. Adaptation de Jean Rousselot.)

Ce sentiment d'échapper à la manie de la persécution est souvent mélangé à d'autres sentiments. Le poème « *Én kifelé megyek* » (Moi, je m'en vais) montre par exemple ce sentiment mêlé à l'indifférence :

Des mots médisants ou de bonne foi  
me suivent encore en s'éloignant.  
Ils n'arrivent guère à mes oreilles, ces bruits.  
Mes jambes déjà marchent à pas de géant :  
Moi, je m'en vais.

(*Sur le char d'Élie*, 1908. Traduction de l'auteur de l'article.)

À côté de l'angoisse, de la nostalgie et de la manie de la persécution, on trouve une sorte de résistance générale également dans sa *colère immotivée, hystérique* : il a offensé grossièrement ses meilleurs amis, les membres les plus humbles de sa compagnie. Chez Ady, cette colère « immotivée » apparaissait même assez souvent, à en croire Aladár Schöpflin, qui, dans son livre *Ady Endre*, parle de ce trait de caractère du poète.<sup>48</sup>

Un autre moyen d'échapper aux souffrances de la pression psychique qu'il ressentait, c'est le recours au *fatalisme*<sup>49</sup>, à une attitude d'indifférence.

Ady ne pouvait faire face aux vagues des conflits qui déferlaient dans sa vie. Il lui fallait s'abriter sous l'aile d'une puissance protectrice, même invisible : Dieu. Sa *foi* a eu ainsi une place organique dans la guerre qu'il eut à mener contre les forces de désintégration qui envahissaient son être.

---

<sup>48</sup> Cité par Jenő Pintér, historien conservateur de la littérature hongroise, dans son œuvre *A magyar irodalom története* (Histoire de la littérature hongroise), t. VIII, partie 1.

<sup>49</sup> Cf. la note 40.

Cette fonction de sa foi est bien exprimée dans son poème « *Hiszek hitetlenül Istenben* » (« Je crois incroyablement en Dieu », dans le recueil *De la poésie de tous les secrets*, 1910) :

Je crois incroyablement en Dieu  
Parce que croire je veux,  
Parce que jamais n'y fut réduit si fort  
Un vivant, un mort.

(Adaptation par Armand Robin).

Celui qui souffre sous l'effet des pressions émotionnelles dans la limite des normes de la vie quotidienne et veut se libérer en se mettant en colère contre tout le monde, ou celui que la souffrance fait tomber dans un état d'indifférence ou de foi enfantine, n'est pas pour autant un psychopathe. Mais que dire de celui qui souffre et chez qui le processus d'auto-libération des contrôles s'irradie à partir du tronc cérébral vers la matière grise du cortex, chez qui, de ce fait, les émotions envahissent, ou même annihilent la réflexion pure ? Il n'y a alors rien d'étonnant à ce que les choses vécues du passé reviennent sans obstacle à la conscience, à ce qu'apparaissent des idées grotesques, logiquement contradictoires. D'où les images étranges, somnambuliques du poète, d'où ces symptômes qui le rendent semblable aux malades atteints de schizophrénie.

Gyula Nyirő donne une description exacte de ces symptômes. Il parle par exemple des hallucinations du poète.<sup>50</sup> Sans reprendre les exemples qu'il cite, il nous suffit de renvoyer à l'emploi relativement fréquent par le poète du syntagme « comme si » et du pronom « quelqu'un ». Il sent « comme si » un homme criait après lui<sup>51</sup>, comme si « quelqu'un » suivait ses pas<sup>52</sup>, comme si « quelqu'un » évoquait son nom<sup>53</sup>, ou comme si « quelqu'un » venait chez lui :

<sup>50</sup> Gyula Nyirő, *op.cit.*, p. 60.

<sup>51</sup> Cf. le poème « *Valaki utánam kiált* » (« Quelqu'un crie après moi »).

<sup>52</sup> Cf. le poème « *Jó Csönd-herceg elött* » (« En présence du bon prince Silence »).

<sup>53</sup> Cf. le poème « *Valaki, valaki emleget* » (« Quelqu'un se souvient de moi »).

Tip-top, n'est-ce pas une femme qui vient  
furtivement tremblant dans l'escalier sombre ?  
Mon cœur s'arrête, j'attends une merveille  
dans la crépusculaire, automnale pénombre.  
Tip-top, de nouveau je sens battre mon cœur,  
je l'entends encore : d'un rythme secret,  
avec une grande joie, sur une lente  
cadence, comme si quelqu'un venait, venait.

(« Il ne vient personne », *Sur le char d'Élie*, 1908. Traduction par André Steiner)

Gyula Nyirő parle aussi du *dédoublement de la personnalité* comme d'un trait schizoïde. Ady consacre en effet des poèmes à la description de ce qu'il éprouve lorsque son être se dissocie sans espoir.<sup>54</sup> Le meilleur prototype d'une description de cette sensation selon Nyirő est la strophe suivante :

Au bord de la Seine vit l'Autre.  
Cet Autre est encore moi. Il est moi :  
deux vies en deux formes  
ainsi vécues par un mort.

(« *A Szajna partján* » (« Au bord de la Seine »), *Poésies nouvelles*, 1906. Traduction de l'auteur de l'article.)

Gyula Nyirő voit un symptôme schizoïde aussi dans l'*ambiguïté émotionnelle* du poète. C'est encore un moyen pour Ady d'échapper au contrôle de la volonté. Il s'abandonne au caprice d'émotions changeantes, au flux et reflux de ses sentiments. Gyula Nyirő cite les poèmes à Léda comme exemples de ce phénomène ; nous donnons ici un autre exemple en renvoyant d'une part à la haine inextinguible d'Ady contre « la jachère hongroise », contre les petits rois de la vie spirituelle conservatrice en Hongrie, et d'autre part au texte d'une esquisse du poète sur Venise, où il séjournait, texte qui semble attester que, loin d'avoir l'intention de quitter la Hongrie définitivement, il avait une folle envie d'y retourner, pour

---

<sup>54</sup> Cf. Gyula Nyirő, *op. cit.*, p. 62.

retrouver cette « jachère », ce champ de bataille, parce qu'il ne pouvait pas vivre sans le combat qui s'y livrait.<sup>55</sup>

Si les associations qui se font chez le poète ne sont plus dominées par la conscience, il en résultera des « associations libres ». Les produits d'un tel type d'« association » sont chez Ady par exemple les *contaminations de mots*, Gyula Níró en cite une quantité (*jaj-muzsika, virág-vétség, vágy-kötelék, mámor-parazsak, napfény-ország, fény-ember, szirt-lélek, férfi-hajnal, titok-dárda...*) et il y en a qui n'ont pas de trait d'union (*istenszag, csókcsatátér, varjunász, haláldomb, csókkut, hirabroncs*) ou bien ce sont des adjectifs composés (*kárvolt...*) ou des contaminations d'adverbes et de noms (*élve-virág*) etc.

On rencontre aussi chez Ady un autre phénomène : les *traits d'un individu se fondant avec ceux d'un autre*, comme dans un rêve. Ce processus — dont Nyirő ne fait pas mention — peut être ramené à la même dynamique que le précédent. Un bon exemple nous est fourni par son poème « *Találkozás Gina költőjével* » (« Rencontre avec le poète de Gina », dans le recueil *Poésies nouvelles*, 1906).

L'effet des stress et la résistance à ces stress ne se montrent pas seulement au niveau émotionnel, mais ils entraînent aussi des conséquences intellectuelles. Il faut donc ouvrir un nouveau chapitre pour éclairer ces dernières. Cette adaptation intellectuelle sera, à son tour, suivie de réactions émotionnelles à un niveau plus élevé. Tout cela forme ainsi « un mouvement d'oscillation » où les émotions et l'intelligence jouent à tour de rôle.

Quant au processus intellectuel, *le poète se demande avant tout si son sort est juste et équitable, s'il mérite ou non les difficultés éprouvées par lui*. Cette méditation a pour conséquence, pour des raisons faciles à deviner, que le poète commence à s'examiner, à s'observer. Mais il examine aussi le monde extérieur, le monde des autres ; il procède à des comparaisons pour trouver une réponse à la question qui fait l'objet de sa méditation. C'est en voyant ce repli sur soi-même que nous arrivons à comprendre son *égocentrisme*, cet *amour de soi* tant de fois constaté par les chercheurs.

---

<sup>55</sup> Texte publié dans le journal *Nagyváradai Napló*, 22 mars 1903, cité par Zsófia Dénes, *op. cit.*, pp. 81-82.

*Ignoti nulla cupido*, dit le latin, mais le proverbe ne s'applique pas à Ady : il a une connaissance de soi plus précise, plus minutieuse que n'en ont les autres.

Ce serait cependant fort décourageant si son égocentrisme était seul en connexion avec ce penchant à l'auto-observation. Il faut y relier aussi l'acuité avec laquelle il perçoit de menues choses, l'*atmosphère des événements et des lieux*, les relations psychosociales, etc. Il saisit ainsi l'atmosphère des après-midi de dimanche dans de petites villes hongroises<sup>56</sup>, il observe les fleurs, qui teintent de couleurs variées les rues en automne<sup>57</sup>, il sent l'atmosphère des longues veilles dans la petite chambre de sa maison natale quand dehors il pleut à verse et que l'eau coule, monotone, le long des gouttières<sup>58</sup>, il sent aussi l'atmosphère des chambres d'hôtel à l'étranger, il observe le sens de l'image étrange et quelquefois mystique que dessinent les lignes bizarres de la mer sous l'effet des rafales, etc.<sup>59</sup>

Cet intérêt envers le monde extérieur, qui est, comme nous l'avons déjà dit, une conséquence de son intérêt pour lui-même, se manifeste aussi dans une approche philosophique *du temps*. Il se penche vers le passé, le présent, le futur, voit la périodicité, le retour des choses, etc. Cet intérêt, comme ailleurs celui qu'il porte à l'atmosphère des choses et des lieux, est toujours mêlé à la subjectivité. Il ne s'intéresse pas au temps, en général, comme le font les chercheurs scientifiques, mais à *son* passé, à *son* avenir, à *ses* séparations, à *ses* rencontres, au moment de *sa* mort, au moment où il *se* voit sur une civière, etc. Son Moi est toujours présent. Si cet intérêt envers le temps subjectif se mêle au sentiment d'être un messie, alors la question est de savoir si lui, le messie des Hongrois, est arrivé au bon moment. Son pessimisme donne la réponse : il arrive ordinairement au mauvais moment.

Une autre conséquence très importante de ce raisonnement est son *sentiment de culpabilité*. Il considère lucidement ses défauts : son manque de fermeté, sa perfidie, ses sautes d'humeur, ses colères, sa facilité à proférer des malédictions, son alcoolisme, sa cru-

<sup>56</sup> Cf. le poème « *Kisvárosok őszi vasárnapjai* ».

<sup>57</sup> Cf. le poème « *Őszi, forró virág-halom* ».

<sup>58</sup> Cf. le poème « *Kis, falusi ház* ».

<sup>59</sup> Cf. le poème « *A Tenger ákombákoma* ».



auté, etc., et en les voyant, il croit qu'il ne méritera pas d'être à la droite de Dieu au moment du jugement dernier.<sup>60</sup> Il se plaint de son sort, de ce que toutes ses actions ne font que provoquer des incidents, il maudit ses yeux pour avoir regardé méchamment, ses jambes, pour avoir fait trébucher autrui, sa voix, pour avoir dit des paroles injurieuses. Il avertit même son amante qu'elle n'éprouvera avec lui que souillure et cruauté :

Je te souillerai, je te salirai  
Par la nuit la plus belle, la plus enneigée :  
Vainement me tentera ta neige de blancheur.

.....  
Elle tremblera vainement, vainement :  
De soupçons, d'accusations je la polluerai,  
De toxiques orties je la flagellerai.

(« Vainement me tentera ta neige de blancheur », *Poésies nouvelles*, 1905. Trad. par Armand Robin.)

Et pourtant, l'âme inquiète du poète ne se calme pas en s'attribuant ce rôle satanique, *il continue de s'observer* et à la fin de cet examen il arrive à contester la validité de cette auto-évaluation. Il voit alors clairement que *ce sentiment de culpabilité n'a été qu'une obsession* introduite par d'invisibles forces malveillantes, il n'est point Satan, il n'est point l'antéchrist, comme il le croyait auparavant, mais plutôt le seul qui soit resté fidèle, le seul « homme dans l'inhumanité ».<sup>61</sup>

On a broyé mon cœur à coups de crosse,  
Mille terreurs ont écorché mes yeux,  
Un djinn muet a chevauché ma gorge,  
Sur mon cerveau la Démence a cogné.  
Et maintenant, prends malgré tout ma force

.....  
À fier Hongrois cent cieux et cent enfers  
N'ont jamais pu donner destin plus beau :  
Être homme dans cette inhumanité.

<sup>60</sup> Cf. le poème « *Az Isten balján* ».

<sup>61</sup> C'est aussi le titre d'un de ses poèmes, cité ici.

Il répète aussi cette conviction à la fin du poème :

Et, dans mon cœur douloureux se rouvrant  
 Je me souviens et je me ressouviens :  
 On a broyé mon cœur à coups de crosse,  
 Mille terreurs ont écorché mes yeux,  
 Un djinn muet a chevauché ma gorge,  
 Sur mon cerveau la Démence a cogné.  
 Et je revis, et pour les autres cire :  
 Homme je suis dans l'inhumanité.

(*En tête des morts*, 1918. Traduction par Roger Richard.)

Résultat de cette auto-observation : il est resté homme dans l'inhumanité, il a réussi, malgré les obstacles, à donner une auto-représentation, jamais achevée, il a réussi à montrer les beautés et les secrets de son âme, et tout cela a été un triomphe pour lui. Malgré sa maladie, malgré sa démence paralytique, son dernier recueil, paru juste avant sa mort (en 1918), nous apporte, plus que les autres recueils, des poèmes témoignant de ce *sentiment de triomphe* et de victoire.

Son auto-observation n'a pas seulement eu pour résultat de décider s'il était vraiment coupable ou non ; elle a ouvert un horizon plus vaste et permis de se demander *s'il existe au fond un système de valeurs du monde qui soit de validité générale* et si la distinction entre bonté et méchanceté, honneur et déshonneur a au fond un sens ou non. La validité d'un système de valeurs du monde reste pour lui une question ouverte. « Je ne me suis pas apporté de réponse », écrit-il dans un de ses poèmes, sans espérance.<sup>62</sup>

Il y a des moments où il croit pouvoir saisir quelques réalités de ce système, à en juger par son poème « *Másokért halunk meg* » (C'est pour autrui que nous mourons)<sup>63</sup>, dont le titre même exprime assez bien sa thèse, ou son poème « Sur le char d'Élie », où il professe sa foi dans l'existence d'une vocation poétique, et, avouons-

<sup>62</sup> « *Nem feleltem magamnak* », dans le recueil posthume *Les derniers navires*, 1923.

<sup>63</sup> Dans le recueil *J'aimerais qu'on m'aime*, 1909.

le, cette foi sent un peu la philosophie nietzschéenne avec sa notion d'*Übermensch*. Mais cette attitude de non-réponse à soi-même, de défiance à l'égard d'un système de valeurs du monde généralement valable, revient toujours et reste « une plaie ouverte » jusqu'au moment de sa mort. Même sa foi en Dieu est atteinte par cette incertitude, d'où l'instabilité de sa position à cet égard. Une fois il envisage son Dieu comme un être « horrible » qui « ne fait pas de reproches, ne se venge pas et ne fait pas de présents ». <sup>64</sup> Une autre fois il le voit comme « le très vieil oublié » dont le paletot est une « énorme cloche ». <sup>65</sup> Une autre fois il a la conviction que Dieu « ne nous aide pas », « ne s'approche pas de nous », et une autre fois encore il voit en Dieu un être qui se joue de nous. <sup>66</sup>

L'idée que lui, ce *Muszály-Herkules* (cet Hercule de la contrainte), auteur de tant de poésies réussies, vainqueur de tant de luttes, ne parvient pas à résoudre une question que son âme lui pose développe chez lui le sentiment de mener une lutte apocalyptique.

Nous venons de décrire deux états émotionnels qui se manifestent dans les raisonnements d'Ady et qui se prêtent à une comparaison.

Le premier, le sentiment de triomphe, est un état émotionnel positif ; le deuxième, le sentiment de ne pas pouvoir résoudre le grand problème métaphysique de la vie, a au contraire une valeur négative. Les deux questions dont ces états sont les effets ne sont d'ailleurs pas séparables ; la première, si elle se trouve résolue positivement, est tout de même fonction de la deuxième, restée non résolue. De cette situation, de ce rapport entre deux sentiments, va naître un « nouveau sentiment », qui n'est ni positif, ni négatif, mais une combinaison de ces deux extrêmes, un *Mischgefühl*, si nous voulons user d'un terme allemand. Nous voyons paraître ce jeu d'émotions un peu partout chez Ady ; des émotions qui d'ailleurs n'ont pas des contours bien nets comme on en voit dans les exemples offerts par les manuels scolaires de psychologie : il s'agit plutôt de conglomerats d'états affectifs. Et l'existence de tels

<sup>64</sup> Cf. « *Isten, a vigasztalan* », dans le recueil *Sur le char d'Élie*.

<sup>65</sup> Cf. « *A Sion-hegy alatt* » (« Sous le mont Sion »), *ibid.*

<sup>66</sup> Cf. « *Az éjszakai Isten* », *ibid.*

conglomérats est en fin du compte le trait le plus caractéristique de la vie émotionnelle d'Endre Ady.

Nous avons esquissé à grands traits la résistance psychique d'Ady face à ses conflits. Nous n'avons pas abordé la question des raisons qui ont provoqué chez lui une si grande quantité de conflits, question qui nous aurait mené trop loin. Nous nous sommes borné à montrer comment Ady réagissait émotionnellement aux événements néfastes de sa vie, soit spécifiquement, au moment où ces événements se présentaient, soit par des réactions émotionnelles générales. À côté des angoisses, des nostalgies, de la manie de la persécution et de la foi en Dieu — formes explicites de la résistance générale — nous venons de montrer que ses sentiments schizoïdes sont également impliqués dans ce processus de résistance, surtout comme des formes de résistance dans des états de fatigue. Néanmoins nous avons démontré que la résistance psychique générale se réalise aussi au niveau intellectuel : c'est justement la grande quantité des conflits qui éveille en lui des pensées mystiques : une telle quantité de conflits peut-elle l'atteindre *par hasard*, ou bien lui est-elle envoyée par des puissances transcendantes ? Et enfin cette question : ces malheurs et fatalités lui sont-ils envoyés *intentionnellement* par ces puissances, parce qu'*il mérite la punition*, étant Satan, ou bien faut-il penser qu'il n'est pas Satan et ne mérite pas d'être puni ? Cette situation d'envahissement par les conflits éveille enfin en lui la question la plus grave : existe-t-il en vérité une puissance transcendante, un système de valeurs du monde généralement valable, et si ce système existe, les traits qui le caractérisent vont-ils de pair avec les « crédulités » que nous installons en nous-mêmes pour concevoir ces valeurs, ou bien notre conscience n'est-elle pas incapable de saisir, même dans ses grandes lignes, l'essence du monde de l'au-delà ? Ady n'arrive pas à résoudre ces questions, et c'est justement cette incapacité à les résoudre qui développe chez lui une incertitude existentielle mêlée à presque tous ses états émotionnels, produisant ainsi, au lieu d'émotions pures, des conglomerats d'émotions.

Cette « mer profonde » de la vie émotionnelle demeure aujourd'hui encore un vaste territoire pour de nouvelles découvertes.<sup>67</sup> Il va sans dire que, lorsqu'il s'agit d'étudier un grand poète, chacun veut faire prévaloir son propre point de vue, que ce soit par exemple le point de vue stylistique ou l'approche des structures de la langue propre au poète. Il reste qu'à notre avis l'*essentiel* est que l'attitude de résistance du poète *met en lumière des phénomènes psychiques* dont la description et la formulation lyrique nous émerveillent et nous pénètrent du sentiment agréable que notre vie intérieure et émotionnelle, loin d'être enfermée dans des limites étroites, se révèle d'une étonnante ampleur.

---

<sup>67</sup> Même après les grandes découvertes de la psychologie des profondeurs (après S. Freud, A. Adler, C. G. Jung, Anna Freud, etc.) et les résultats remarquables des artistes (comme le cinéaste Antonioni) qui ont dans leur carrière atteint une grande maîtrise de ces phénomènes émotionnels.